

Effacer



Loubna Serraj

Effacer

Roman



De la même autrice au Diable vauvert

POURVU QU'IL SOIT DE BONNE HUMEUR, roman, 2021,

Prix Orange du Livre en Afrique 2021

ISBN : 979-10-307-0651-2

© Éditions La Croisée des Chemins, 2023

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À ce qui s'efface...
Et à ce qui reste, en dépit de tout.

« Je suis sans besoin de te voir apparaître ;
Il m'a suffi de naître pour te perdre un peu moins. »

Rainer Maria Rilke

« Ce qu'on ne peut pas dire,
il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire. »

Jacques Derrida

Partie 1

Rabat, le 13 septembre

Bonjour Toi,

Cela fait bien trois semaines que je n'ai pas pris le temps de t'écrire. Non... Depuis trois semaines, je t'écris dans ma tête, je trace les mots avec mes pensées, je les cisèle, je les peaufine, je remplace ceux qui me paraissent trop fades, trop lisses, pas à la hauteur de ce que je voudrais te dire. Il faut croire que je les ai tellement triturés, tellement malmenés, que j'ai fini par ne rien envoyer... Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, je choisis de ne pas me relire. J'écris d'une seule traite en t'imaginant, là, devant moi. Je vois ton sourire malicieux, la moue de ta bouche quand tu essaies de ne pas montrer ton amusement, ta désapprobation ou ton intérêt, tes yeux qui brillent, à ton corps défendant, comme pour te prouver que tu ne peux tout contrôler, ton sourcil aux aguets prêt à attraper au vol la moindre syllabe, à saisir le plus petit geste... Et ton allure fière, si fière qu'elle semble détachée de tout ce

qui est bassement terrestre. Je t' imagine comme tu étais il y a un peu plus de quatre mois. Es-tu encore cette personne ? As-tu les mêmes traits ? Les mêmes attitudes ?

Non, ne réponds pas à cette question.

Si tu disais « oui », cela signifierait que tu choisis de bâtir ce mur autour de toi, ce mur destiné à éloigner tout le monde. À m'éloigner, comme le reste du monde.

Et si tu n'es plus la même personne, comment te reconnaîtrais-je ? Comment pourrais-tu me retrouver ? Comment pourrions-nous nous retrouver ? Nous qui avons mis tant de temps à nous chercher...

Je ne sais pas laquelle des deux explications serait la plus terrible. La première. Non, la seconde. Les deux ? Peut-être sommes-nous en train de vivre les deux justement.

Étrange cette période où, face à l'absence de toute nouvelle, les possibilités, les meilleures comme les pires, prennent une place gigantesque. Mais ne sommes-nous pas, de toute façon, réduits à ne vivre que sur des éventualités, à nous accrocher aux incertitudes ? Probablement... Même si, avec toi, celles-ci sont moins effrayantes, plus surmontables, moins opaques. Logique puisque tu es ma lumière et que je suis la tienne. Le suis-je toujours ?

Encore une question redoutable. Voilà pourquoi j'ai mis autant de temps à t'écrire.

*Je T'aime,
Lamiss*

Rabat, le 19 septembre

Mon Amour,

Je me suis plongée, pendant des heures et des heures, dans nos albums photos et dans la lecture de nos messages, très longs, échangés.

C'était plus fort que moi. J'avais besoin de t'avoir à mes côtés. Me redire, encore et encore, que ces moments ont bien existé. Ils sont là.

Je les vois sur ces clichés, pris par toi pour la plupart. Ceux dont tu as soigné le cadrage minutieusement, ceux où tu as choisi l'angle de vue avec ton regard d'artiste exigeant, ceux pour lesquels tu as attendu l'instant précis pour saisir des expressions, pour tenter d'immortaliser la force de nos sentiments.

Je les respire avec tes mots, tes répliques, tes tournures de phrase, ton humour, ta tendresse et ton amour.

Les revoir me procure des sensations très ambivalentes.

Il y a le manque, bien sûr. Comment passer outre ?

Il y a le bien-être de te retrouver, d'être connectée à toi, même si nul besoin de voir des photographies ou de te lire pour l'être. Néanmoins, leur matérialité me met quelque baume au cœur, nécessaire en ces temps compliqués.

Il y a la tristesse de ne pouvoir continuer la conversation, de n'être pas capable de vivre d'autres sourires, d'autres regards.

Il y a la douleur de prendre conscience de cette distance et de ce silence ; la souffrance qui ne disparaît pas, au contraire, elle ne fait que prendre de plus en plus de place au fur et à mesure que les heures, les minutes et les secondes s'égrènent.

Tu es si loin... Dans cet espace-temps inaccessible, peut-être même pour toi, mais qui l'est, dans tous les cas, pour moi.

Et aussi si proche... Puisqu'une partie de moi demeurera empreinte de toi. J'ai lu ceci dernièrement : « Ya pihi irakema » ; qui veut dire, dans le langage des indiens Yanomami : « J'ai été contaminée par ton être. Une partie de toi y vit et y grandit. »

*Ya pihi irakema,
Lamiss*

Comme chaque fois, Lamiss plie la lettre qu'elle vient de rédiger sans la relire. Elle a toujours eu du mal à repasser sur les mots qu'elle lui envoie. Par appréhension de son souci du détail, parfois maladif, autant que par sa profonde croyance dans leur spontanéité, même si celle-ci peut être à double tranchant. Elle s'était fait une promesse qu'elle essaie de tenir ; celle de transcrire, encore et encore, encore et toujours, ce qui se bouscule en elle, même si cela paraît inutile ou sans espoir.

Après tout, qu'est-ce que l'espoir, si ce n'est une foi dans l'impossible, une porte vers l'inaccessible, un besoin irrépressible. Une respiration au milieu d'une mise en apnée. Et peu importe si le cœur bat trop fort en s'y raccrochant, peu importe que les mains tremblent en y pensant...

Et ce sont ces tremblements qu'elle tente de calmer pour ne pas abîmer l'enveloppe encore immaculée. Celle d'aujourd'hui sera blanche. Non que la couleur ait une signification

particulière mais elle aime bien l'idée de ces lettres multicolores envoyées et qui peuvent, à elles seules, former une allée vers... enfin, espérer former.

Elle se lève de son bureau, fait quelques pas et allume machinalement la radio. Elle, qui avait commencé à apprivoiser le silence après tant d'années, retrouve depuis quelques mois ses vieux réflexes. Elle a entamé un dialogue avec lui depuis quelque temps – pourtant honni depuis son enfance car porteur de non-dits, de secrets et de tabous –, en a redéfini... la forme, la portée, les enjeux. Elle pensait presque s'en être fait un allié, jusqu'à ce moment fatidique. À nouveau, le silence a changé de visage, il a trahi sa confiance et la replonge dans toutes ses craintes.

La station diffuse les nouvelles du monde. Quatrième vague épidémique par-ci. Manifestations contre le pass vaccinal ou pour contrecarrer quelques politiques inhumaines par-là. Guerres et bombardements entre les deux... La routine.

Et, malgré l'horreur, les injustices, les incompréhensions, les atrocités ou les inepties qui se déversent de son poste, toutes ces informations ont quelque chose de réconfortant. Le monde est toujours aussi fou. Les êtres humains aussi perdus, aussi ambivalents, aussi... prévisibles dans leur bêtise ou leur monstruosité.

Dans le chaos qui la transporte depuis quelques semaines, elle tente de se raccrocher à cette pensée : certaines choses, au moins, ne changent pas.

Elle reprend sa place pour sceller son courrier, y inscrit le nom et l'adresse chéris, le regarde encore une fois en y imprimant toute l'intention dont elle est capable, esquisse un sourire et se prépare à sortir.

Il fait plus frais qu'elle ne le pense dehors. Elle ne s'en rend compte que lorsqu'un vent, un peu trop froid, fait voler sa robe et s'engouffre entre ses jambes. Quelle idée de sortir sans veste ni écharpe ! Où a-t-elle la tête ? A-t-elle encore sa tête ?

Le bureau de poste est presque vide. Une aubaine. Ses écouteurs aux oreilles, elle patiente le temps qu'il faut, un temps dont elle ne saurait dire s'il a duré de longues minutes ou de courtes secondes, puis livre sa missive au préposé qui commence à s'habituer à ses visites.

— Toujours la même adresse ?

— Oui, toujours...

— Vous en envoyez beaucoup.

— ...

— Non, mais... je veux dire, c'est de plus en plus rare les gens qui envoient des lettres. On a plutôt tendance à préférer les e-mails, les messages ou les appels, de nos jours.

— Faut croire qu'il y a encore des gens qui préfèrent les lettres.

— En tout cas, vous êtes une patiente!

— « Une patiente »?

— Ben, il faut être patient pour attendre que le courrier arrive, qu'il soit lu et encore plus patient pour recevoir une réponse. J'imagine que vous en recevez au moins autant.

Lamiss ne répond pas. Elle ne sait pas quoi dire. Elle n'aurait pas du tout mis la patience parmi ses qualités. Pourtant ce que dit son interlocuteur est somme toute assez cohérent. L'échange consiste à donner et à recevoir. Mais cessons-nous de donner quand ce que l'on reçoit n'est plus à la hauteur de nos attentes? Entrons-nous dans un calcul glacial, aussi glacial que cette sensation qui entoure maintenant tout son corps face à ce guichet impersonnel et sombre, pour compter les points de *qui donne quoi et combien*? Si c'est cela, alors, à quoi sert l'amour? À quoi rime l'inconditionnel s'il est soumis à une règle mathématique, à une logique du don et du contre-don?

Le regard mi-pressé mi-pressant de l'employé de poste la ramène à la réalité. À *sa* réalité. Elle marmonne quelques mots inintelligibles et sort presque en courant du bâtiment, bousculant sur son passage plusieurs personnes qu'elle ne distingue

même pas. Ce sont des ombres incarnées qui lui renvoient, de plein fouet, tous les fantômes qui la hantent. Des obstacles qui se dressent entre elle et le plein air ; là où elle pourra respirer sans entraves.

En arrivant dehors, elle prend un instant pour rassembler ses esprits, du moins tenter de le faire, rebranche sa musique, se rappelle qu'elle doit se redresser comme elle a pris l'habitude de le faire à la suite de « ses » diverses remarques, et retourne chez elle. Elle ne sent plus la morsure du froid sur sa peau, ne semble même plus se rendre compte que quelques fines gouttelettes de pluie ont commencé à tomber.

Son cours commence à 14 heures. Elle a encore le temps de ramasser les bribes de son âme, de faire appel à ses automatismes, de mobiliser tout son esprit, ou au moins une partie, pour faire son travail.

Voir les élèves courir, chahuter, discuter en bandes ou la tête plongée dans leur smartphone arrache un sourire à Lamiss. Les époques passent et, peu ou prou, ce sont finalement les mêmes comportements, les mêmes attitudes, des plus solitaires aux plus sociables, qui caractérisent ces jeunes, à la limite des stéréotypes. Celui qui fait le clown pour attirer l'attention de ses copains, celle qui, lunettes vissées sur le nez, se cache derrière sa lourde frange en espérant passer inaperçue, ou le duo des inséparables qui semble ne jamais vouloir arrêter de discuter... Mais Lamiss sait fort bien que chacun de ces jeunes garçons a une histoire, une trajectoire propre, chacune de ces adolescentes une kyrielle de questions plein la tête. Et vice versa. Elle en a côtoyé depuis assez longtemps pour ne pas céder aux raccourcis trop rapides. Enseignante par vocation, cela peut paraître surprenant et pourtant c'est le cas d'un grand nombre de ses collègues, Lamiss ne cesse, année après année, d'être surprise par les capacités d'absorption de ces jeunes. Telles des éponges, ils peuvent être imprégnés de notions

d'ouverture et de libre-pensée ou, a contrario, de dogmatisme froid et d'intolérance.

Alors qu'elle est plongée dans ses pensées, son regard s'attarde sur un élève de sa classe de 4^e, Jacim. Il paraît plus que ses quatorze ans, comme si sa vie intérieure n'avait pas assez de place et qu'elle cherchait à étendre chacun de ses membres pour prendre ses aises. Il semble d'ailleurs ne pas pouvoir la contenir et parle avec de grands gestes, ponctués d'éclats de rire retentissants, incapable de rester immobile ne serait-ce que quelques secondes. Quiconque le verrait ainsi le prendrait pour un adolescent tranquille et heureux, sans histoires.

Or qui peut se targuer d'être sans histoires? Sûrement pas Jacim, orphelin, trimballé de famille d'accueil en famille d'accueil depuis ses cinq ans. Il en est aujourd'hui à sa sixième et qui sait combien de fêlures il doit avoir dans le cœur. Qui sait... hormis Lamiss, peut-être. En dépit de sa bonne humeur constante et de sa sociabilité sans faille, elle perçoit quelque chose gronder en lui, comme une surtension continue.

Dans le brouhaha de la cour de récréation, elle est tirée de sa rêverie par Ayden, professeur de biologie et géologie, discipline désormais connue sous le nom « sciences de la vie et de la Terre ». De taille moyenne comme elle, il a le teint légèrement

basané, les yeux marron foncé, le corps de quelqu'un qui a pratiqué pendant quelque temps une activité sportive avant de s'empâter un peu. Il se dégage de lui une bonhomie et une gentillesse sincères, un peu accentuées par une calvitie naissante.

— Eh oh ! Y a quelqu'un ?

— Pardon... Je pensais à quelque chose...

— Pour pas changer... Je te disais qu'on ne te voyait plus tellement ici...

— Je suis là pour les cours, les réunions pédagogiques, les conseils de classe...

— Oui mais, avant, j'ai l'impression que tu traînais plus souvent dans l'établissement.

— Depuis quand tu te fies à tes impressions, toi ? Je te pensais l'être le plus rationnel, le plus cartésien, sur cette terre ou alors tu te fais plus vieux que ce qu'il n'y paraît !

— (*Ayden fait semblant d'être choqué et porte ses deux mains à son visage, dans un geste volontairement caricatural dont le résultat est des plus grotesques.*) Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

— (*Lamiss le regarde amusée.*) Je prendrai en considération ta candidature pour la prochaine représentation théâtrale du *Cid*, promis. D'ici là, tu devrais retourner à ta tectonique des plaques et à ta photosynthèse.

— Mais quel mépris, ces littéraires... Que de talent gâché tout de même.

— Pour le bien de l'humanité, tu veux dire. Je ne pense pas que le monde soit prêt pour ça, Ayden.

Ils éclatent tous deux de rire. Leur complicité est née dès son premier jour dans ce groupe scolaire privé de Rabat où Lamiss a atterri, en catastrophe, en tant que vacataire à la fin du mois d'avril. Non seulement parce qu'ils ont sensiblement le même âge, elle venait d'avoir quarante ans et Ayden en avait deux de plus, mais aussi car ils ont très spontanément partagé leurs doutes, leurs expériences, leurs blocages avec certains élèves, leurs volontés de donner un coup de pouce à d'autres... Sans oublier que le proviseur est plutôt de la vieille école, une manière édulcorée de qualifier la vision de l'enseignement qu'ont certaines personnes, quel que soit leur âge, d'une transmission purement verticale des savoirs sans partages, sans discussions et surtout sans laisser de place à l'expression des élèves. Lamiss et Ayden ne sont pas de cet avis et se battent souvent contre nombre de leurs collègues pour adopter une autre méthodologie. Parfois avec succès et parfois avec de cuisants échecs, qu'ils noient par la suite en partageant de longs apéros pendant lesquels ils refont le monde.

La sonnerie de début des cours se fait entendre et tout ce flot de jeunes se meut comme un seul être en direction des salles de classe. Lamiss rejoint la sienne et, dès qu'elle franchit le seuil, lance gaiement :

— Bonjour à tous et à toutes ! J'imagine votre impatience à discuter du texte que je vous ai demandé de lire la semaine dernière, *Le Dragon* de Ray Bradbury...

— (*Une voix se fait entendre du fond de la pièce.*) Impatience... Ce n'est pas vraiment le mot, hein ?

— (*Tout en sortant le manuel et en parcourant la salle jusqu'à voir son interlocuteur.*) Ah ? Quel mot alors utiliseriez-vous... Monsieur Issa, je présume ? Vous savez bien que même si vous vous cachez au fond, votre voix est reconnaissable.

— (*Issa souriant et rougissant en même temps.*) Non mais... Je veux dire... Il est compliqué ce texte...

— C'est ce que nous verrons. Et vous découvrirez qu'il est complexe mais pas compliqué ! L'idée aujourd'hui est de vous donner les clés pour comprendre le message de Bradbury. D'abord, qui peut nous résumer cette nouvelle?... Oui, Kheira ?

— Ce sont deux chevaliers envoyés pour tuer un dragon qui sème la terreur entre deux villes et qui dévore les voyageurs. Malheureusement, ils ne réussiront pas et seront tués. Ce qui est vraiment

surprenant, c'est que l'on comprend à la fin qu'en fait, le dragon, c'est un train qui traverse la campagne.

— Pourquoi surprenant?... Issa?

— Eh bien, parce qu'à l'époque des chevaliers, il n'y avait pas de train! Donc ce n'est pas possible, ce n'est pas réel.

— Bonne remarque qui pose la question de la temporalité et du genre de la nouvelle...

Lamiss est dans son élément. Elle détaille l'importance de la dissonance temporelle, avec la juxtaposition des époques médiévale et moderne dans ce texte; une dissonance voulue par l'auteur, spécialiste des récits fantastiques et d'anticipation. Et, bien entendu, comme souvent quand elle évoque le temps, une part d'elle pense à une autre temporalité, aux jours qui passent comme des années, aux semaines qui semblent des décennies.

Se ressaisissant, elle interroge ses élèves sur la réception de la chute et les fait parler de l'impact du renversement et de l'anachronisme. Les réactions sont multiples et c'est ce qu'elle aime dans ces échanges. Donner la possibilité de s'exprimer, de réfléchir, de penser différemment à partir d'un même thème.

— Il s'est bien payé notre tête!

— Moi, j'ai relu une deuxième fois et je me suis dit: « M..., tu aurais pu le deviner, t'es bête... »

— J'ai été mal à l'aise. J'avais l'impression de sentir ce brouillard, cette obscurité, cette noirceur, quelque chose de...

— ... Ah oui. Moi aussi. Quelque chose d'oppressant. Je retenais mon souffle tellement j'avais peur de faire du bruit.

— Je me suis demandé si ce n'était pas en fait deux fous, échappés de l'asile ; mais, jusqu'à la fin, on ne les appelle que « les deux chevaliers ». Ils n'ont même pas de noms !

— Mauviette¹ et Mauviette²? (*Ce qui provoque des éclats de rire dans la salle.*) Des chevaliers qui ont peur? Non mais sérieusement? Des poules mouillées, oui !

C'était Jacim qui avait prononcé ces dernières phrases. Lamiss, assise sur son bureau en écoutant les élèves réagir, le regarde et décide de creuser ce point.

— Pourquoi des poules mouillées? Ils n'auraient pas dû avoir peur?

— Non! répond Jacim. Les chevaliers n'ont pas peur, jamais. Ils sont entraînés pour cela. Ils sont courageux quoi qu'il arrive. Sinon, ce ne sont pas des chevaliers.

— Ils auraient dû avoir honte de ressentir de la peur?

— Oui. Il y en a un qui se lamente, l'autre frissonne. Non! Ce n'est pas ça le courage.

— C'est quoi le courage, donc?

— Être sans peur, quoi qu'il arrive et adienne que pourra.

Jacim dit cela avec une gravité si palpable qu'elle est suivie par quelques secondes de silence que Lamiss laisse s'installer, presque malgré elle, avant d'interpeller les autres élèves.

— Qu'en pensez-vous? Qui a une autre définition du courage?

— Je ne crois pas que c'est le fait de ne pas avoir peur, réagit Kheira. Plutôt quand l'envie de faire quelque chose est plus forte que cette peur?

— Ou qu'on n'a pas le choix, poursuit Alma. C'est soit cela, soit mourir. Parce que bon, est-ce qu'on peut se forcer à ne pas avoir peur? Je ne pense pas...

— (*Issa ajoute, en riant:*) Ça dépend si tu es une fille ou un garçon! OK, OK. C'est une blague... Me regardez pas comme ça.

— Et pour toi, Issa, c'est quoi le courage? lui demande Lamiss.

— Je ne sais pas... C'est venir en classe en se disant que vous allez m'interroger sur un texte que je n'avais pas bien compris avant qu'on en parle?

— Donc, c'est de surmonter ta peur, ton appréhension même si tu les as ressenties?

— Mouais... dit-il en hésitant. En même temps, je me voyais mal dire à mon père que je

ne voulais pas aller en cours parce que je n'ai pas compris. J'étais comme ces chevaliers qui n'avaient pas non plus saisi que c'était un train... Pas très futés les deux, là !

— (*Lamiss reprend :*) Mais la perception de leur réalité dépend des informations qu'ils ont à un instant T. Or, comme ce sont des chevaliers, ils ne savent pas ce que c'est qu'un train. Cela nous arrive régulièrement, non ? Tiens, quelqu'un peut-il nous donner un exemple de malentendu à la suite d'une méconnaissance d'une situation ?

— (*Alma prend la parole :*) Un jour, je me suis fâchée avec une amie parce que, du jour au lendemain, elle ne m'a plus parlé. Je n'ai rien compris. On s'appelait tous les jours et puis... plus rien. Je pensais qu'elle avait changé et j'étais déçue, mais je n'ai pas cherché à en savoir plus. Jusqu'au jour où j'ai appris que ses parents divorçaient et qu'elle n'arrivait pas à se confier. Elle avait honte. Alors qu'il ne fallait pas...

Les autres élèves réagissent à cette histoire en donnant leurs avis ou leurs exemples. En les écoutant, de manière assez distraite, relater leurs déceptions et leurs maladresses, Lamiss repense à ses lettres et à ce qu'elles représentent. Un semblant de courage ou une profonde lâcheté ? Une manière de résister à la déception ? Une tentative d'avoir une autre lumière sur la situation ? Une construction

de *sa* propre réalité? Ou une réanimation de *la* réalité?

Le soir, au volant de sa voiture, elle met en marche sa playlist. La musique des Brigitte emplit l'habitacle. Leurs voix sensuelles, ironiques et incisives, dénotent souvent avec son humeur, mais elle n'arrive pas à changer d'album.

Depuis le mois d'avril dernier, celui-ci l'accompagne sans interruption; elle en connaît chaque parole, chaque son, chaque souffle, chaque pause par cœur. *À bouche que veux-tu, Hier encore, La Morsure, Plurielle, J'sais pas, Sauver ma peau, L'Échappée belle, Les filles ne pleurent pas, Le Déclin...* Les morceaux tournent en boucle, toujours dans cet ordre... Comme elle, qui est embarquée, ou qui s'est embarquée, dans une autre boucle. Excepté que la sienne ne s'interrompt pas quand elle tourne sa clef de contact.